

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François MICHELET

La restauration de la philosophie thomiste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 27, p. 85-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La restauration de la philosophie thomiste

C'est un lieu commun d'affirmer que S. Thomas d'Aquin est à la mode aujourd'hui. La philosophie thomiste a pris, en effet, depuis cinquante ans, une extension qui dépasse même ce que ses adeptes modernes prévoyaient au début. Il est aisé, d'ailleurs, de le constater par les nombreuses publications et conférences qui l'ont eu pour objet ces dernières années, et surtout par le développement des cercles d'études thomistes créés sous la direction du R. P. Garrigou-Lagrange, professeur de théologie à l'Université dominicaine de Rome, et dont M. Jacques Maritain fut le principal initiateur.

S. Thomas n'intéresse même plus uniquement les théologiens et philosophes catholiques professionnels. A l'heure actuelle, aucun philosophe sérieux, même opposé à sa doctrine, n'a le droit de l'ignorer. L'œuvre de l'Aquinate — tous doivent en convenir — est d'une importance capitale au point de vue purement historique, car elle synthétise la science du moyen-âge et la rattache à l'antiquité par Aristote et Platon ; au point de vue de la recherche pure de la vérité, elle renferme des beautés indiscutables ; certains de ses aperçus sont toujours d'actualité pour le philosophe et le savant ; en un mot, son génie et son érudition placeront toujours S. Thomas parmi ceux que l'on ne peut éluder, mais que l'on doit admirer et consulter.

La philosophie scolastique et surtout thomiste n'a pas toujours joui de cette vogue. Elle connut, il est vrai, une longue période de brillant éclat au moyen-âge ; elle fut même enseignée dans les écoles, avec bien des divergences cependant, jusqu'au XVII^e siècle ; mais les subtilités des philosophes de la décadence, leur fidélité servile à un appareil scientifique devenu trop inexact et aussi l'esprit protestant de révolte contre l'Eglise, la firent attaquer et tomber peu à peu dans le discrédit. La Renaissance n'a fait que cultiver les germes de corruption qui commençaient à percer dans la scolastique décadente, — individualisme et mépris de la tradition, nominalisme, tendance au subjectivisme et au naturalisme, inaptitude à la métaphysique et orientation de l'intelligence vers la science des phénomènes —, germes qui ont abouti à créer au XIX^e

siècle, un chaos de systèmes opposés — matérialisme et idéalisme, positivisme et agnosticisme —. C'est avec raison que M. Maritain, dans une conférence donnée à Avignon et à l'abbaye de St-Maurice sur « S. Thomas, apôtre des temps modernes », insiste sur cette idée que le mal dont souffrent les temps modernes est avant tout un mal de l'intelligence. « Il a commencé, dit-il, par l'intelligence, il a gagné maintenant jusqu'aux racines de l'intelligence » et il ajoute : « La révolution qui commence avec Descartes et continue avec les philosophes des XVIII^e et XIX^e siècles et qui n'a fait que libérer les forces destructives toujours en travail dans la raison des fils d'Adam, est un cataclysme historique infiniment plus grand que les plus redoutables bouleversements de l'écorce terrestre ou de l'économie des nations ». Il était temps, à n'en point douter, de revenir aux évidences naturelles de l'expérience et de la raison, en un mot, à la philosophie chrétienne et scolastique.

* * *

Le mouvement de restauration thomiste naquit timidement vers le milieu du siècle dernier. Le P. Gratry écrivait en 1853 : « Il manque à S. Thomas d'être compris. Il y a en lui des hauteurs, des profondeurs, des précisions que l'intelligence contemporaine est bien loin de pouvoir soupçonner et que l'on comprendra peut-être dans quelques générations, si la philosophie se relève, si la sagesse reparait parmi nous ». Mais c'est surtout dans le dernier quart du siècle que le courant thomiste se généralisa et s'intensifia. Parti de l'Italie, il gagna bientôt l'Espagne, l'Allemagne, la France, la Belgique et les autres pays de l'Europe pour pénétrer enfin dans les deux Amériques.

Dans cette œuvre de rénovation philosophique, il faut signaler, en premier lieu, l'influence prépondérante des Papes, surtout Pie IX, Léon XIII et Pie X. Pour détourner les catholiques des fausses doctrines, ils n'hésitent pas à fulminer des condamnations successives : celles de Descartes, Malebranche, puis celles de Kant, Comte, Bonetty, Lamennais, Rosmini, Laberthonnière et Bergson, et leurs ouvrages principaux. C'est ainsi que « La Critique de la Raison pure » est mis à l'Index en 1827, le traditionalisme condamné en 1840 et 1856, l'Ontologisme en 1861, 40 propositions de Rosmini en 1887, les « Annales de Philosophie

chrétienne » en 1913 et « L'Evolution créatrice » en 1914. En 1864, Pie IX condamne les ennemis de la scolastique en rejetant cette proposition 13 du « Syllabus » : « Les principes et les méthodes... des anciens docteurs scolastiques ne répondent en aucune manière aux nécessités de notre temps et au progrès des sciences ».

Après les foudres, les encouragements et les ordres pour orienter les esprits vers le thomisme. Pie IX, dans une lettre à l'archevêque de Munich, en 1862, fait un bel éloge de « la vraie et saine philosophie » ; il favorise la fondation de deux Académies, celles de Bologne et de Naples. Mais le monument décisif en faveur de la philosophie thomiste fut l'Encyclique de Léon XIII « Aeterni Patris » dont nous célébrerons, le 4 août prochain, le cinquantième anniversaire de la publication. « La cause des maux qui nous accablent, dit le Souverain Pontife, comme de ceux qui nous menacent, consiste en ce que des opinions erronées sur les choses divines et humaines se sont peu à peu insinuées des écoles de philosophie, d'où jadis elles sortirent, dans tous les rangs de la société, et sont arrivées à se faire accepter d'un très grand nombre d'esprits. Comme, en effet, il est naturel à l'homme de prendre pour guide de ses actes sa propre raison, il arrive que les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté ; et c'est ainsi que la fausseté des opinions qui ont leur siège dans l'intelligence influe sur les actions humaines et les vicie... Nous jugeons que l'on a été téméraire en ne continuant pas d'user de la philosophie scolastique... C'est donc par une heureuse inspiration que des amis des sciences philosophiques désirant, dans ces dernières années, en entreprendre la restauration, d'une manière efficace, se sont appliqués et s'appliquent encore à remettre en vigueur l'admirable doctrine de S. Thomas d'Aquin et à rendre à cet enseignement son ancien lustre. Nous les louons et les exhortons à persévérer dans cette noble entreprise ; quant aux autres, Nous les avertissons tous que rien ne Nous est plus à cœur et que Nous ne souhaitons rien tant que les voir fournir largement et copieusement à la jeunesse studieuse les eaux très pures de la sagesse, telles que le Docteur angélique les répand en flots pressés et intarissables »... Non content de rendre l'enseignement de l'Aquinat obligatoirement, Léon XIII, par un Bref du 4 août

1880, déclare S. Thomas patron de toutes les écoles, collèges, lycées et académies catholiques.

Pie X accentue encore ces ordres par son Encyclique « Pascendi Dominici Gregis », en 1907, puis par le Bref « Doctoris Angelici » et l'approbation, le 3 août 1914, quelques jours avant sa mort, des 24 thèses thomistes. Son successeur Benoît XV, le 7 mars 1916, proclame que celles-ci sont des directives très sûres et que « désormais, dans l'enseignement, l'on ne doit plus s'éloigner de la métaphysique de S. Thomas ». Le Code du nouveau droit canon, publié sous son pontificat, en 1917, en fixe d'ailleurs la loi dans le canon 1366 § 2 : « Que les professeurs traitent de tout point les études de la philosophie rationnelle et la théologie et la formation des élèves dans ces sciences selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur Angélique et qu'ils s'y tiennent saintement ».

Pie XI, enfin, insiste sur son application, dès la première année de son pontificat, dans sa Lettre « Officium omnium », en août 1922, et surtout dans son Encyclique « Studiorum ducem », à l'occasion du 6^e centenaire de la canonisation de S. Thomas en 1923. « Le guide des études, déclare le Pape, que doit suivre la jeunesse dans les sciences les plus hautes est Thomas d'Aquin... Nous Nous rappelons avec bonheur que c'est grâce à l'autorité et au zèle de Léon XIII que l'enseignement de l'Aquinat a revêcu ; c'est là pour Notre illustre prédécesseur un si grand mérite que cela seul suffirait à la gloire immortelle de Léon XIII. Pour Nous, Nous voulons que surtout les maîtres des hautes sciences ecclésiastiques observent avec soin et gardent fidèlement les prescriptions de Nos prédécesseurs, Léon XIII et Pie X en particulier. Il faut qu'il se persuadent qu'ils rempliront leur devoir et combleront Notre attente, si, amenés à l'amour du Docteur Angélique par une longue et assidue fréquentation de ses écrits, ils communiquent l'ardeur de cet amour à leurs disciples et les rendent capables d'exciter eux-mêmes les autres à une semblable étude ».

La voix de l'Eglise et des Souverains Pontifes ne resta pas sans échos. Dans tous les pays, des hommes de talent comprirent l'importance de cette œuvre et y consacrèrent leurs forces. Dans le but d'assurer la diffusion des doctrines thomistes, ils créèrent des Académies, des Instituts de Philosophie, et multiplièrent les revues et les publications.

Une nomenclature, sommaire et incomplète par conséquent, des initiateurs de la restauration thomiste et des principales institutions modernes, permettra d'entrevoir l'étendue et le sens du travail accompli.

S'adressant surtout aux milieux ecclésiastiques, le néo-thomisme romain et italien s'efforce de prouver que la scolastique s'harmonise parfaitement avec le dogme, de sorte que la philosophie y est considérée principalement en rapport avec la théologie. Les pionniers de ce mouvement en Italie sont, après Sanseverino (1811-1815), à Naples, Liberatore, s. j. (1810-92) au Collège Romain, Zigliara, o. p. (1833-93), le Cardinal Billot, s. j., et le P. Mattiussi, s. j. à qui l'on doit la rédaction des 24 thèses thomistes ; les professeurs du Collège Angélique, le P. Garrigou-Lagrange, o. p., le P. Hugon, o. p., et le P. Pègues, o. p., aujourd'hui à St-Maximin, qui travaille au Commentaire français littéral de la Somme théologique. Ajoutons à ces noms ceux de 3 Académies de philosophie thomiste : Bologne, Naples et Rome ; et ceux de 3 Revues : le « Divus Thomas », la « Civiltà cattolica » et, depuis 1908, la « Revista di Filosofia neo-scolastica ».

Quant à l'Espagne, elle a toujours été la patrie de la philosophie et des philosophes. Au moment où la Renaissance exerçait ses ravages sur l'héritage intellectuel du passé, le thomisme renaissait en ce pays avec Sylvestre Ferrare, les Salmanticenses, Cano, Soto, les Carmes, les Jésuites, et surtout Cajetan, dont le Pape Léon XIII a ordonné de joindre le Commentaire de la Somme théologique à la nouvelle édition romaine des œuvres de saint Thomas. La restauration néo-scolastique, commencée par le Cardinal Gonzalez (1831-94), ne fut donc en définitive, qu'une impulsion nouvelle donnée à une philosophie toujours en honneur. Ce mouvement est continué par les Universités de Madrid et de Saragosse, ainsi que par de nombreuses Revues, parmi lesquelles la « Ciencia tomista » fondée en 1910.

La tâche était plus ardue en Allemagne, où les doctrines kantienne et subjectiviste s'étaient fortement implantées. Ce fut l'œuvre du P. Kleutgen, s. j. (1811-83), dans « La philosophie scolastique exposée et défendue » ; du Docteur Stöckl (1825-1875) ; de la « Philosophia lacensis » par Pesch et Hontheim, et aujourd'hui par Grabmann et Ehrle qui éditent les commentaires sur Aristote.

Plus tardive en France, la restauration thomiste ne s'accroît guère qu'à la fin du siècle, après la fondation des cinq Facultés catholiques de Lille, Angers, Lyon, Paris et Toulouse, avec Vallet, Farges, E. Blanc, Sortais, les PP. Dominicains : Coconnier, Montaigne, Sertillanges ; les laïques, comme Domet des Vorges, Gardair et surtout M. J. Maritain qui les dépasse tous par sa profondeur et sa lumineuse exposition du thomisme. Les Revues françaises qui appuient aujourd'hui ce mouvement sont très nombreuses : « Revue de Philosophie », « Revue néo-scolastique », « Revue thomiste », Revue des sciences philosophiques et théologiques », etc.

En Belgique, la gloire de la restauration thomiste revient au Cardinal Mercier. Dans son article intitulé : « Les services rendus à la cause thomiste par Son Éminence le Cardinal Mercier », et paru dans la « Revue thomiste » de juillet 1924, le P. Hugon, o. p., écrivait : « Le Souverain Pontife Pie XI, dans une magnifique Lettre Apostolique, a loué comme il convenait le penseur vigoureux qui sut rajeunir la « philosophia perennis » et défendre cette métaphysique de S. Thomas dont il y a toujours péril grave à s'écarter ». L'Abbé Mercier occupa, en 1882, la première chaire thomiste, fondée à l'Université de Louvain et, en 1891, devint le directeur de l'Institut supérieur de philosophie qui y fut créé. À côté de son « Cours complet de Philosophie », il publia de nombreux articles dans diverses revues et surtout dans celle qu'il fonda lui-même, « La Revue Néo-scolastique ». La philosophie de Louvain s'adresse surtout aux savants laïques et s'efforce de montrer l'accord de la scolastique avec les sciences. C'est ainsi que le néo-thomisme a pénétré dans les milieux qui lui étaient ouvertement hostiles. Les collaborateurs du grand Cardinal continuent aujourd'hui son œuvre : Nys, de Wulf, Forget, Deploige († 1928).

En Suisse, l'Université de Fribourg a eu une part importante dans la diffusion de l'enseignement thomiste. Il suffit de rappeler les noms des PP. Coconnier, Berthier, Mandonnet, del Prado, Marin-Sola, et aujourd'hui Ramirez, de Münnynck, Manser, dont les ouvrages et les publications sont remarquables. Digne émule de Maritain, l'abbé Journet, professeur au Grand Séminaire, s'est révélé, dans ses articles parus dans diverses revues, surtout dans « Nova et Vetera », comme aussi dans « L'Esprit du

protestantisme en Suisse » et « l'Union des Eglises », philosophe de valeur.

Rappelons, en passant, que les directives de Léon XIII furent suivies à la lettre dans notre Collège de St-Maurice. Voici, en effet, ce qu'écrivait en 1887, dans un travail intitulé : « L'art et la Philosophie ». M. le chanoine de Courten qui, succédant à M. Gard en 1875, devait tenir la chaire de philosophie jusqu'en 1912, soit pendant 37 ans : « La haute raison de Léon XIII a compris que le retour de la société aux saines doctrines, ne pouvait s'opérer que par l'étude approfondie du saint Docteur. La parole du chef de l'Eglise a retenti à différentes reprises dans le monde, pour l'inviter à revenir aux sérieuses traditions de la vraie science. Catholiques, nous devons nous courber devant cet ordre émanant de la bouche du vicaire de Jésus-Christ ; et cette obéissance est d'autant plus facile que, pour l'homme qui étudie la philosophie, cet ordre coïncide avec ses propres convictions. Reconnaissance à l'illustre Pontife qui, d'un œil sûr, a vu le chemin du salut scientifique, et qui, d'une main ferme, l'indique à ses enfants. Suivons-le ! »

Répandu encore par les Universités de Vienne et Salzbourg en Autriche, de Dublin en Irlande, d'Utrecht, Nimègue et Amsterdam en Hollande, le mouvement thomiste a franchi les mers et a gagné l'Amérique. Au Canada, les Universités de Laval et de Québec ont organisé un cours supérieur de philosophie ; celle de Montréal institua, en 1920, une chaire de philosophie confiée au P. Jovest, o. p., puis, en 1921, un Institut supérieur de philosophie. Deux Revues principales : la « Revue Dominicaine » et de « Canada français » en propagent les doctrines. L'Université de Washington est le foyer du thomisme aux Etats-Unis pendant que Mgr Sentroul s'efforce de propager la philosophie de Louvain au Brésil et dans la Colombie.

* * *

La restauration de la philosophie thomiste est aujourd'hui un fait acquis, dont l'importance n'échappe à aucun homme réfléchi. Il serait ridicule cependant d'en exagérer comme aussi d'en amoindrir la signification.

Nous sommes loin de croire que le thomisme est à la veille de s'imposer universellement au monde moderne.

Nous pensons, avec M. J. Maritain, « que le monde moderne est beaucoup trop malade pour cela, et le thomisme trop élevé en intellectualité, et donc trop difficile à notre intelligence humaine. Nous ne demeurons jamais longtemps dans la lumière ; nous sommes portés par notre faiblesse native à lui préférer la nuit ou le demi-jour ». Par son caractère même, le thomisme est destiné à rester l'apanage intellectuel d'une élite.

Nous devons reconnaître, pourtant, que S. Thomas est aujourd'hui en faveur dans les milieux catholiques ecclésiastiques et laïques. Comme l'écrivait, en 1923, Mgr Legendre, Doyen de la Faculté théologique d'Angers, dans un livre intitulé : « Introduction à l'étude de la Somme théologique » : « La Somme de S. Thomas n'est plus le livre qu'on affectait, à une certaine époque, de confondre avec la scolastique dans un même sourire de dédain... Elle est devenue, par l'ordre des Souverains Pontifes, le manuel de nos Facultés de théologie, en attendant qu'elle devienne celui de nos séminaires. Elle attire, dans la science contemporaine, les esprits les plus distingués, ramenés à la sagesse des temps anciens. Elle est par excellence, le livre du théologien et du philosophe ».

Par ailleurs, les tendances de l'élite contemporaine, même en dehors du catholicisme, semblent favoriser la diffusion de la philosophie thomiste. L'on ne peut nier, en effet, qu'il n'y ait, aujourd'hui, en même temps qu'une vigoureuse réaction anti-matérialiste, un retour au réel. Dans le domaine artistique, poètes et esthètes de toutes nuances sentent avant tout la nécessité de se soumettre à l'objet ; en philosophie, le néo-réalisme américain s'attache à l'idéalisme et au Kantisme. A côté de cette impulsion vers le réel, l'intellectualisme semble recouvrer ses droits. De plus en plus, l'anti-intellectualisme bergsonien et l'impressionnisme artistique sont voués au discrédit tandis que les hommes réfléchis aspirent à revenir aux principes et à la lumière de la saine raison. Ces tendances sont bien, à n'en pas douter, avec un immense besoin de spiritualité manifesté par le développement des sciences occultes, celles de la génération présente. Or, comme le remarque M. Maritain dans « Réflexion sur l'intelligence » : « Seule la forme intellectuelle de la métaphysique thomiste

est en état de les intégrer, en nous apprenant à conquérir intelligiblement le réel et à nous fier pleinement à l'objectivité de la connaissance sans verser cependant dans un dogmatisme naïf, à aimer souverainement l'intelligence sans tomber dans le rationalisme, la continuité et la tradition sans avoir peur du nouveau et du mouvement, enfin à orienter toute la spéculation vers la suprême sagesse qui est œuvre d'amour ». Pour ces raisons précisément, il n'est plus téméraire, semble-t-il, d'affirmer que l'avenir est à la philosophie thomiste et, selon la prophétie de M. Maritain dans « Antimoderne », « prochain le jour où l'on pourra constater dans le monde laïque un puissant mouvement de rénovation scolastique ».

Puisse ce jour luire bientôt, car la doctrine thomiste apparaît comme ayant seule l'énergie nécessaire pour rétablir dans l'ordre l'intelligence humaine et ainsi, « avec la grâce de Dieu, ramener le monde dans les voies de la Vérité, qu'il se meurt de ne plus connaître ».

Chne F. MICHELET.